



## «Légua», doux séjour en maison de compagnes

*Dans le beau long métrage de Filipa Reis et João Miller Guerra, deux domestiques s'approprient la demeure dans laquelle elles travaillaient.*

par Laura Tuillier

publié le 12 décembre 2023 à 23h28

Dans une vieille maison bourgeoise – dont on ne découvrira les contours exacts qu'à la toute fin du film –, des domestiques s'activent. Deux femmes prennent soin des objets de la maison, font les lits avec une exactitude qui ne souffre aucun dérapage. La plus âgée, Milinha, est là pour veiller au grain tandis que l'autre, Ana, se laisserait bien aller à quelques écarts. De toute façon, à quoi bon se prendre trop la tête, les propriétaires de la demeure ne se montrent jamais. Tout est alors arrangé en pure perte, pour la beauté du geste, pour ce qui fait signe vers l'ordre même si le signifié n'est plus. C'est sur cet argument minimal que *Légua* se déploie, durant deux heures, au sein d'une propriété qui ressemble à celle de la Belle au bois dormant : dans les couleurs chatoyantes de la campagne portugaise, capturées dans une sublime photographie 16 mm, Milinha et Ana se trouvent prisonnières de leur plein gré, peu à peu assignées à résidence par la maladie de la plus âgée – géniale Fatima Soares, actrice non professionnelle qui semble réellement se faner devant nos yeux. Ana, mère d'une grande ado très maquillée qui rêve de s'en aller pour la grande ville (Porto), est de plus en plus esseulée, son mari ouvrier partant pour la France et sa fille multipliant les absences. Le récit de Filipa Reis et João Miller Guerra est fait de trous, de fausses pistes (le tout début du

film, marqué par une scène de sexe étrange entre Ana et son mari) et de réguliers pas de côté pour observer la nature qui encercle la maison : les fleurs s'épanouissent, les chiens aboient, le temps passe sans que personne ne revienne plus donner d'ordre. Ce rapport sentimental et sensuel à la nature rappelle *Journal de Tûoa* de Miguel Gomes et Maureen Fazendeiro, produit par Filipa Reis en plein confinement, lui aussi filmé en pellicule et dans une grande maison à l'écart du monde.

*Légua*, c'est la *Cérémonie* de Chabrol mais sans la famille Lelièvre et donc sans la violence, c'est une lutte des classes dont l'un des belligérants manque à l'appel et qui permet qu'une autre histoire s'écrive. Peu à peu, Ana reconfigure l'espace de la maison, fêtant son anniversaire au sous-sol, dans une très belle séquence où la fiction s'efface, et se permettant d'installer le lit médicalisé de Milinha dans la grande pièce à vivre. Le soin apporté à la maison se déplace vers les soins qu'Ana prodigue au corps mourant de la vieille domestique, celle-ci devenant le symbole de celle-là et vice versa. Si la douceur sans accroc de *Légua* peut finir par devenir trop jolie et refermée sur elle-même – seule l'ado est porteuse d'un hors-champ et d'une contemporanéité dont on finirait sinon par douter –, et si le film n'atteint pas, sur un même terrain, l'ampleur des brésiliens *Bruits de Recife*, il dépose au fond du cœur un lancinant vague à l'âme et le sentiment finalement assez rare de s'être, en découvrant un film, installé chez soi.



## **Festival de Cannes : «Légua», lutte des classes buissonnière**

*Dans le très joli et sensible film des Portugais João Miller Guerra et Filipa Reis, deux domestiques investissent la maison de leur patron.*

Luc Chessel, le 25 mai 2023

Un petit peu plus loin dans l'inconscient collectif de la société et du cinéma portugais, on se souvient d'une fameuse scène du *Torre Bela* de Thomas Harlan (1975) montrant, pendant la révolution des œillets, les paysans qui occupent les terres se mettre à visiter par effraction la maison du grand propriétaire terrien, maître de la région, essayant vêtements et objets en un grand renversement joyeux. Dans *Légua* de Filipa Reis et João Miller Guerra, les deux domestiques, Ana (Carla Maciel) et Emília (Fátima Soares), se mettent à vivre dans les belles pièces de la grande maison bourgeoise dont elles assurent depuis des années la maintenance, pour la famille des propriétaires absents. Elles utilisent les beaux draps et la belle vaisselle transgressant ces limites de classe qui savent diviser un même espace en plusieurs, confondus mais étanches. Elles n'investissent pas les lieux par révolte politique, mais parce qu'Emília, la plus vieille, va mourir, et qu'Ana prend soin d'elle sur place, prodiguant les soins palliatifs au milieu du salon des maîtres. Dit comme ça, ça fait très théâtre, jouant *les Bonnes* à Braga sous les azulejos, mais *Légua* cherche tout le contraire, et se met à la recherche argentine d'une matérialité permanente, sensible, traquant les vibrations des corps humains, animaux, végétaux – de belles séquences,

précises, du travail de potager, avec un plan mémorable de bêchage pour l'irrigation, c'est dans les détails... – et des objets, chargés de souvenirs, de signes et de symboles dans l'assez paisible lutte des classes que le film (qu'on comprend mieux quand on sait que le décor est la maison de famille d'un des deux cinéastes, un couple, qui le signe) cherche à décrire. Exorciser, mais en beauté.

# Les Inrockuptibles

## “Légua” de João Miller Guerra, une belle histoire de transmission entre femmes

par Marilou Duponchel

Publié le 12 décembre 2023 à 15h03

Mis à jour le 12 décembre 2023 à 15h03

***Avec “Légua”, João Miller Guerra et Filipa Reis filment au plus près la déliquescence d’une vie et son renouvellement permanent dans un film aussi sensoriel que politique.***

Petit village situé au nord du Portugal, *Légua* est aussi un territoire familier pour les cinéastes João Miller Guerra et Filipa Reis, issu·es du documentaire et déjà auteur·rices à deux d’un premier long de fiction passé par Rotterdam en 2018 (*Djon Africa*).

La connaissance aiguë du lieu (l’un des cinéastes y a passé son enfance) et le travail documentaire du duo ne sont évidemment pas étrangers à la réussite de *Légua*, à l’envoûtement qu’il produit, tant il est de ces films qui donnent la sensation d’habiter un endroit le temps d’une projection, d’entrer dans une maison hantée par les fantômes d’une vie.

C’est d’ailleurs celle tenue par de riches propriétaires portugais absents qui est au centre d’un dilemme en place. Ana est chargée de prendre soin de cette vieille bâtisse aux côtés d’Emilia, gouvernante dont la rudesse et la sécheresse cachent mal cette forme de pudeur réservée à une vieille génération mutique. Quand celle-ci tombe malade, Ana, qui avait pour projet de quitter le pays avec mari et fille pour rejoindre la France et tirer davantage profit de cette vie de servitude, se trouve incapable d’abandonner la vieille femme. Reste-t-elle par devoir ou par envie ?

## Entre passé, présent et futur

La question est ouverte mais ce qui semble être au cœur de ce choix, comme du choix de filmer ce lieu, cette maison, ses alentours et sa nature chatoyante, c'est une volonté de ne pas voir disparaître ce qui est destiné à l'être (un territoire et un pays en perdition économique), comme ces gestes authentiques (faire et défaire un lit, préparer un repas) qui paraîtraient presque anachroniques.

La vibration avec laquelle les cinéastes filment l'intérieur du pavillon bourgeois, regardent ces objets-grimoires, est moins là pour nourrir une nostalgie que pour leur rendre toute leur force d'évocation, leur statut de témoins. Quelque chose alors dans la manière dont communiquent cette matérialité du lieu et celle évanescence du temps, les couleurs changeantes des saisons, cette mélancolie tenace qui émane d'un paysage tranquille et désert percé d'un rayon de soleil, vise à faire de *Légua* non pas un film enchaîné au passé mais capable, au contraire, de le faire communier avec le présent et le futur.

En brossant le portrait de ces trois générations de femmes que sont Emilia, Ana et sa fille Monica, c'est à une coexistence pacifique mais aussi politique que tend le film. Ne pas laisser la vieille, c'est ne pas abandonner cet idéal de cohabitation, c'est ne pas dissocier et isoler l'avant et l'après, la ville et la campagne, la vieillesse et la jeunesse, une condition modeste et un confort de mise. La sauver comme on sauverait toute l'humanité.

# Le Monde

## Cannes 2023 : « Légua » ou les vestiges d'un ordre révolu

*Filipa Reis et Joao Miller Guerra signent un film sensible autour de deux femmes réunies dans un grand manoir, l'une accompagnant l'autre vers la mort.*

Mathieu Macheret, le 24 mai 2023

Il est des dépouillements qui concentrent bien des richesses, comme nous le rappelle *Légua*, chronique provinciale et variation sur le thème des travaux et des jours, sans doute l'une des plus vibrantes révélations de cette Quinzaine des cinéastes. Film simple, sans fioritures, *Légua* arbore tout naturellement le nom de la localité où il se déroule, un hameau immémorial que longe la rivière Tamega, affluent du Douro, dans le nord du Portugal.

Il s'agit là du second long-métrage d'un duo, Filipa Reis et Joao Miller Guerra, pas exactement des débutants puisqu'ils comptent déjà une solide œuvre documentaire à leur actif. On connaît également la première pour ses activités de productrice, à la barre de la société Uma Pedra no Sapato (« un caillou dans la chaussure »), pépinière du jeune cinéma portugais ayant notamment contribué au dernier long-métrage de Miguel Gomes et Maureen Fazendeiro, *Journal de Tûoa* (2021).

*Légua* s'inscrit dans la veine du réalisme rural portugais, à la suite de *Trás-os-Montes* (1976), d'Antonio Reis et Margarida Cordeiro, œuvre phare et pierre angulaire du cinéma d'auteur local, dont l'influence se fait encore sentir aujourd'hui. Ana (Carla Maciel), mère de famille, bientôt 49 ans, travaille comme femme de ménage dans le grand manoir dont les maîtres brillent

surtout par leur absence, ayant déserté les lieux pour la grande ville. Une vieille gardienne pieuse, Emilia (Fatima Soares), veille encore sur la propriété, s'assurant chaque jour que les tâches d'entretien, nombreuses, sempiternelles, soient effectuées comme il se doit. Ana se plie de bonne grâce à ses ordres, lui attribuant même l'affectueux diminutif de « Milinha ».

## **Une grande justesse**

Les deux femmes maintiennent sur pied le domaine, image d'un ordre quasi féodal qui survit grâce à elles, comme hors du temps. Mais un jour, Milinha tombe malade, décline vite, et il n'y a plus qu'Ana pour prendre soin d'elle. Alors que son mari maçon part travailler en France et que sa fille adolescente se languit, l'aide ménagère redouble d'efforts, conciliant les besognes quotidiennes aux œuvres de garde-malade. Pas à pas, elle accompagne l'aïeule vers la mort.

Qu'on se rassure, *Légua* ne fait aucunement de l'agonie un argument coup de poing : l'on ne saurait au contraire imaginer un film plus prévenant, posant sur son monde restreint un regard patient, jamais intrusif. Filipa Reis et Joao Miller Guerra gardent de leur expérience dans le documentaire une persévérance dans l'approche de la réalité.

La mise en scène, marquée par une forte sensibilité photographique, découpe la vie rurale en vues successives, tantôt proche des êtres, tantôt portée sur leur environnement, avec un goût notable pour les natures mortes et les signes du temps qui passe (un feu qui brûle dans la nuit, les rayons du soleil qui illuminent la vaissellerie). Une grande justesse se dégage de l'ensemble : des personnages confondants de naturel alliés à un art du cadre jamais ostensible, mais toujours à la bonne place.

## **Magnifiques moments suspendus**

Reis et Miller Guerra se gardent bien d'élucider l'attachement de la ménagère envers la gardienne, dépeinte comme acariâtre, contrariante. On peut y voir, pêle-mêle, piété filiale déplacée, liens de subordinations ou des rapports de féodalité antédiluviens. Le cœur du film, et sa part la plus émouvante, réside peut-être dans la gestuelle d'Ana, ces soins caressants qu'elle prodigue au corps moribond de la vieille femme, avec une sollicitude infinie. Ces gestes dessinent quelque chose d'une cérémonie secrète, tant il devient peu à peu évident que l'âme de Milinha et celle du domaine ne font qu'un : ils représentent le même passé, qu'il faut justement aider à s'estomper.

Pour autant, *Légua* ne prête aucunement le flanc à une quelconque morbidité. Sa beauté simple est de s'en remettre aux sensations du quotidien, dont il est entièrement tissé : une tarte mise au four, des ébats amoureux, un jardin qu'on irrigue, une baignade dans la rivière, les chansons populaires qui résonnent ici ou là, et alentour la nature qui bruisse d'un même souffle, témoin indolent des destinées humaines. Dans l'un de ces magnifiques moments suspendus, l'on voit Ana occupée à étendre dans la cour des draps, puis s'abandonner un instant dans la toile humide qui efface sa silhouette. Pour un instant, le personnage coïncide entièrement avec l'horizon du film : capturer le fantôme du temps qui passe.

# Le Polyester

Nicolas Bardot, le 23 mai 2023

## **Nous avons toujours vécu au château**

Au volant de sa voiture comme devant le miroir de sa salle de bain, Ana écoute, danse et chante sur *Amor d'água fresca*, irrésistible ritournelle de variété portugaise un rien cheesy chantée par Dina à l'Eurovision 1992. La chanson parle de fruits, d'amour et d'eau fraîche ; elle semble être le refrain insouciant de la vie d'Ana, sautillante chez elle avant de faire l'amour avec son compagnon. Mais Ana ne vit-elle que d'amour et d'eau fraîche ? Le fait qu'elle écoute ce morceau sur de lugubres routes nocturnes crée déjà un premier contraste étrange. Que le film débute par un plan énigmatique sur une superbe chouette blanche souligne également cette étrangeté.

Les choses sont moins confortables qu'en apparence dans *Légua*. Ana seconde Emília et ensemble, elles s'occupent de la vieille demeure bourgeoise que ses propriétaires ne visitent pratiquement plus. Elles semblent chez elles, sans l'être vraiment. Hasard des calendriers, ce postulat rappelle fortement celui de l'Argentin *El Castillo* de Martín Benchimol, sélectionné en début d'année à la Berlinale. Dans ce dernier film, une ancienne domestique et sa fille s'occupent d'un manoir perdu dans la pampa, qui leur a été légué par son ancienne et riche propriétaire.

Là où *El Castillo* brouillait les pistes de manière stimulante (entre doc et fiction, avec de surprenantes touches de conte de fées dans son discours social), *Légua* est plus classique et plus sage. Le film, à nos yeux, manque de variété sur ses presque deux heures, et fait parfois preuve d'une certaine complaisance (une large partie de ce qui concerne le corps vieillissant d'Emília). Si le film peut de temps à autre manquer de relief ou de feu, il ne manque pourtant pas de qualités. La caméra attentive du duo portugais composé de João Miller Guerra et Filipa Reis saisit la beauté de la nature (une vallée superbe, la riche végétation, des champignons) et la tranquillité poétique d'une maison vide (une chambre, une salle de bain, et pas une âme qui vive) avec un sens du détail remarquable.

Ces belles images racontent quelque chose : un temps qui défile et même temps qu'il semble figé. Emília a beau avoir toujours été là, elle peut être mise aux déchetts comme un vieux meuble par des patrons sans considération. *Légua* fait le portrait de personnages qui ont parfaitement intégré les règles violentes du système dans lequel elles se trouvent, jusqu'à l'absurde – telle Emília qui refuse d'utiliser les belles tasses de Madame même si celle-ci est absente depuis belle lurette. La maison est vide, mais les employées fantômes sont encore là, à l'image d'Ana derrière le drap blanc qu'elle accroche dans le jardin. Les cinéastes, qui se sont d'abord illustré.e.s avec de nombreux courts métrages documentaires, filment ce crépuscule de manière assez attachante, et son amertume est mise en valeur par l'absence de dramatisation outrancière.